

Prologue

Sous la lune et la lourde pluie
Je marche, perdu
Le fantôme de l'enfant mort
Que je fus
À mes côtés

Coming out

Aimé Paulin

Dans la rondeur d'un ventre sommeille
Le fruit du mien songe
Lourd de honte, les reins brisés
Elle cherche dans l'hébétude
Cette mère perdue
L'espérance déchue

Au ciel les oiseaux piaillent
Des mots griffes
Des mots gifles
Le temps spirale un destin
Le destin d'Aimé Paulin
Né dans un cri perpétuel

Dans le ressac d'un mois ou deux
Elle l'a tenu à bout de cœur
Dans la douleur, à bout de souffle
Elle a choisi la petite sœur
La petite fleur qui a fini par faner
Ses os rongés

Quand elle a donné le petit Aimé
Aux oiseaux de pouponnière
La honte l'a griffée
L'absence l'a giflée
Cette mère perdue
L'espérance déchue

...

Petit Ferguson

Il est parti le nom du père
Hirondelle d'Écosse
Reparti au Canada
Avec femmes et bagages
Ses mots ont griffé
Ses dollars ont giflé

Sans un regard pour le ventre rond
Il aimait tant fuir, jusqu'à ses propres fruits
Des siens songes
Et la misère aussi
L'alcool des meurtres
Et ce sang vicié

Il n'a jamais su
Cinq notes de musique
Il n'a jamais su
Cinq syllabes de fer rouge
Il n'a jamais su
Ce que c'est que d'aimer

Il repose sur l'île du Prince Edward
Le froid Saint Laurent enserre ses sommeils
Irai-je sur sa tombe
graver un regret
Fleurir un pardon
De quelques larmes vieilles ?

Paul Godard

Il fallait bien un nom épitaphe
Un beau nom de l'administration
Pour le fruit du mien songe
Dans ces berceaux piailleurs
N'être plus qu'une voix, une voix d'ailleurs
Bébé hurleur à lutter

Contre l'unisson des autres
Hurler pour être colère
Hurler pour ne pas céder
En désespoir de cause
Perdue, cette mère
Espérance déçue

Dans ces berceaux piailleurs
Une voix s'est tue
La honte l'a giflée
L'absence l'a griffée
Les oiseaux de pouponnière
ont des soins acérés

On l'a cru perdu
Cet enfant de l'assistance
De l'assistance publique
Impuissante et impudique
On n'a pas compris le silence
Assourdissant dans le bruit des bébés hurleurs

Daniel F.

Dans le soir noir d'un décembre
Elle court comme une folle
Les oiseaux de pouponnière lui ont donné
Le fruit tant désiré
Mais déjà elle le vole
Les yeux-griffes, les yeux-gifles

Le juge a écrit un nom
Sur un bout de papier
Et j'ai perdu ma mère
Mon espérance déçue
Bébé silence, Bébé soumis
Me voilà devenu

Aimé à la folie par cette mère nouvelle
Je goûte les prisons suaves
Lourd de honte, les reins brisés
Je cherche dans l'hébétude
D'un amour maladif
Le remède à ne plus exister

La poésie m'a accouché
Je suis celui qui est né deux fois
Je suis montreur de mots comme on est montreur d'ours
Mais ô combien les mots griffent, les mots giflent
Un passé irrésolu, un whiskey écossais, une baleine au Saint-Laurent
Quatre sœurs mortes et l'ombre à jamais des oiseaux de pouponnière

Je suis fait de débris qui me font un morceau

Au masque bleu des courants qui s'envolent
Je déconstruis l'archange des symboles nus
 Dans le courant de l'onde impure
 Qui charrie le cours des ambres crus

Dans le pli des rosaires je cherche l'ombre
Que font les roses et les beiges onctueux
 Cernes de traits, fatigues de l'esquisse
Que tache la cendre d'un mouvement creux

Et les couronnes de fleurs viennent du décor
 Comme l'arabesque des arts nouveaux
 Un motif de rythme dans un regard chair
Un drapé de misaine par monts et par vaux

Si le dessin des villes sans mémoire creusée
Abandonne au temps le loisir d'y croire
 Aurai-je la nostalgie de demain
 Quand il sera déjà trop tard ?

Les femmes dans les rectangles
Aux bouches en taches de moue
 Ont les yeux qui hantent
 Les ruisseaux séchés de boue

Qui dira le réconfort du sourcil
 Posé à même le clown blanc
Quand l'Auguste s'éparpille de défaites
 Au cercle de sciure qui boit le sang

Dans les cirques on mange le pain
Le pain blond des forêts de l'ogresse
Petit poucet pervers qui préfère dévorer
 Les petits bouts de détresse

La route serpente en circonvolutions
 Elle finit par former mon cerveau
 Sa poussière sort par mes silences
Je suis fait de débris qui me font un morceau

Orichalque

Sous un ciel d'orichalque
Dans le calcaire des jours
La pourpre cardinale de tes lèvres

Hante le passage clandestin
Que fait la page brûlée
Aux cendres de la nuit
Sur le cuir de ton velours
Où se meurt l'éclaboussure

Je vis je rêve
je demeure

Corps de texte

Je viendrai demain

Je viendrai demain
manger
ta lumière au ponant
déchirer la dentelle de tes vœux
voler la poussière des légendes
et le bois sec des tourments

Je viendrai toujours
à l'aube
quand le bleu des envies
se morfond dans l'iris de tes yeux
et que meurent toutes les chansons
toutes sans exception

Je viendrai encore
même mort
ou si vieux de jardins
que les roses m'aurent oublié
dans l'ingratitude des rouges
et l'indifférence des mois meurtris

Je viendrai si tu veux
orfèvre des perles de rosée
maquignon des cavales folles
orphelin d'un avril
et cependant les mains tachées d'opprobre
dans l'amertume cannelle d'un serment

Trois plumes de ciel
dans les nuages tiroirs
une boîte à sel
dans l'armoire qui se fait gendarme
sous un horizon de redoute
à la barrière d'un retour

Pérenne

Qui écrira les mots du rouge des nuages
qui sertira le vent dans l'écrin du tourment
quand la lune complice étend son manteau blanc
au soir du crépuscule et au matin des âges ?

C'est le temps, son burin, martelant les messages,
qui dentelle et dessine abreuvé sobrement
des rires, des peines, le bel envoûtement
qui marque au fil de l'eau l'écume du passage

Quand viendra le moment, demain, du souffle éteint
qui laisse dépourvu, perdu, l'autre sans l'un
il restera, gravée, l'incise au creux du soir

Dont le contour profond blesse le cœur de l'âme
sillon de feu, de flamme éclairant dans le noir
la caverne au trésor dont nous fûmes sésame.

Ô Muse, conte-moi l'aventure de l'inventif

Mes plus tendres
et secrètes pensées
vont vers le chemin féerique
qui naît à la base de ton cou
et vient mourir
entre les collines
divines
où mes sens
se font territoires
et où mon âme
se fait souvenir...

Je nous espère toujours un îlot
une grève, un pays
un cénacle d'envies
pour que nos âmes enchâssées de mots
trouvent dans la vibration de la chair
le souvenir engourdi
des plaisirs infinis
qui font de ces alcools notre éther...

Restent les vêpres dominicales
dans le silence des télévisions qui sommeillent
l'après-midi sanctuaire
où s'arrache un banc de liberté
l'espace et le temps ont la cambrure de tes reins

les tropiques suintent entre nos jambes
la sueur qui lustre nos colonnes vertébrales
n'est que la larme que pleurent nos pores
à la douleur des échos amoindris
quand se bercent les respirations distantes
qui s'élancent aux flots des chamades
qui s'enlacent aux crocs des miroirs
les ruisseaux ténus des entrailles
fêtent à l'envi les retrouvailles
silex des touchers, limaille des crissements

Je te prends l'odyssée comme chemin
Tu me rends l'épopée comme destin.

Monet

Dès l'aube naissante
un crachin carmin
sur le ventre de l'eau
zèbre de filins en serpents de mer
la surface ridée du derme élixir
l'œil de Claude en appétit vorace
allie le geste au désir
fermente le gésir des pigments
et brosse en barbe de pinceau
un mouvement condamné au génie de l'immobile
se gravant en incise dans la mémoire des yeux
pour ne plus jamais quitter l'émotion
que ni le temps ni l'alcôve où dorment les rêveurs
qui font les tableaux ne viendra corrompre
l'œil de Monet au soleil levant
fermente le plaisir d'un instant capturé
à tout jamais

Untitled

Longtemps je fus capitaine
à caboter dans le vent
Je mouille ma soixantaine
en turquoise et survivant

De tes peines, l'émeraude
rugissant cinquantième
vint mettre à quai la maraude
ma promesse au combientième

Du matelot sans compas
tes jambes sont astrolabes
j'y bois un rhum nymphéas

En voguant sur tes syllabes
j'appareille en tous pays
je m'affale et je vieillis

Majorelle

À la villa Majorelle
J'ai rencontré tant de vieilles
Plus vieilles que l'art nouveau

La voix en harmonica
Les pieds bandés d'arnica
Elles paissent en troupeaux

Et bouffent du Franck Ferrand
En fantasme assurément
Oui ! À tire-larigot !

Aux motifs monnaie-de-papes
Se ravissent leurs cloaques
Au sourire d'angelot

Z'ont bouffé tant de musées
Rances momies amusées
Qu'au kilomètre zéro

Quand aura fini leur route
Se sera remplie leur soute
Dans un dernier trémolo

Découvrant, bêtes à foin
Que tout art ne sert à rien
Quand son cœur reste badaud

Beauté ne vaut son pesant
Quand votre âme va, changeant,
S'embellir dans les Prado...

Les lendemains qui saignent

Quand j'ai creusé le cuir et le nylon
Au carrefour des orphéons
Quand j'ai brisé l'angle obtus
De l'équerre de chair

Quand j'ai tanné la peau de tambour
Aux chamades cannelles
Quand j'ai strié ton noir luisant
De feu et de sang

Alors est venu le souffle
Celui des oiseaux étangs
Alors s'est donné le monde
Celui de l'outragée qui reprend

Alors j'ai banni le remords des sucs
Celui des viandes blanches au caramel de fiel
Alors j'ai imploré l'outrance faite au ciel
Celui de tes yeux pers, verts

Tu es ce que donne le temps, espérance de l'oblat
Tu es cet océan, infini de montagnes
Tu es ce blanc qui ombre les divans
Tu es ce qui est et m'advientra

Aux lendemains qui saignent
Pourquoi, arc-bouté d'obscur,
Ai-je vendu la proie pour l'ombre
Et bradé l'alcool des envols de nuées ?
Ta colère soleil frappe ma poitrine
Tes baisers font l'orgeat des jours perdus
Quand je creuse le cuir et le nylon
Et que se brise notre obstination